

■ L E S A M I S D E ■  
**l'École de Paris**

<http://www.ecole.org>

**Séminaire Entrepreneurs,  
villes et territoires**

*organisée grâce aux parrains  
de l'École de Paris :*

Algoé<sup>2</sup>  
Alstom  
ANRT  
CEA  
Chaire "management de l'innovation"  
de l'École polytechnique  
Chaire "management multiculturel  
et performances de l'entreprise"  
(Renault-X-HEC)  
Chambre de Commerce  
et d'Industrie de Paris  
CNES  
Conseil Supérieur de l'Ordre  
des Experts Comptables  
Crédit Agricole SA  
Danone  
Deloitte  
EADS  
École des mines de Paris  
Erdyn  
ESCP Europe  
Fondation Charles Léopold Mayer  
pour le Progrès de l'Homme  
Fondation Crédit Coopératif  
Fondation Roger Godino  
France Télécom  
FVA Management  
Groupe ESSEC  
HRA Pharma  
HR VALLEY<sup>2</sup>  
IDRH  
IdVectoR<sup>1</sup>  
La Fabrique de l'industrie  
La Poste  
Lafarge  
Mairie de Paris  
Ministère de la Culture  
Ministère de l'Industrie,  
direction générale de la compétitivité,  
de l'industrie et des services  
OCP SA  
Paris-Ile de France Capitale Economique  
PSA Peugeot Citroën  
Reims Management School  
Renault  
Saint-Gobain  
Schneider Electric Industries  
SNCF  
Thales  
Total  
Ylios

<sup>1</sup> pour le séminaire  
Ressources technologiques et innovation  
<sup>2</sup> pour le séminaire Vie des affaires

(Liste au 1<sup>er</sup> mai 2012)

**LA MAISON DES BABAYAGAS :  
UNE UTOPIE RÉALISTE ?**

par

**Thérèse CLERC**

Fondatrice de la Maison des Babayagas

Séance du 11 janvier 2012

Compte rendu rédigé par Pascal Lefebvre

**En bref**

Faire de sa vieillesse un chef-d'œuvre ? Thérèse Clerc en rêve et elle a décidé de faire partager ce rêve à d'autres femmes qui, l'âge venu, aspirent à profiter d'un temps choisi, elles qui n'ont connu que le temps contraint du travail et des obligations familiales et vivent désormais trop souvent dans la précarité. Alors, avec la même pugnacité que dans les combats féministes qui l'ont forgée, Thérèse Clerc va se battre avec ses amies pour que la Maison des Babayagas voie le jour. Depuis ce lieu de vie, mais aussi de culture, d'échanges et de débats, depuis ce lieu citoyen, militant et engagé, c'est à la vision politique et sociale d'une vieillesse vécue autrement que nous convient ces "semeuses du futur" dont l'âge n'a pas entamé la jeunesse.

*L'Association des Amis de l'École de Paris du management organise des débats et en diffuse  
des comptes rendus ; les idées restent de la seule responsabilité de leurs auteurs.  
Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.*

© École de Paris du management – 94, boulevard du Montparnasse - 75014 Paris  
Tél : 01 42 79 40 80 - Fax : 01 43 21 56 84 - email : [ecopar@paris.ensmp.fr](mailto:ecopar@paris.ensmp.fr) - <http://www.ecole.org>

## EXPOSÉ de Thérèse CLERC

Je suis arrivée à ce projet suite à mon histoire personnelle : ma mère ayant été grabataire à la fin de sa vie suite à une insuffisance respiratoire, j'ai vécu ce que c'était d'être l'aidante d'une personne très âgée et très dépendante. À l'époque, au début des années 1990, alors que je travaillais encore, mes quatre enfants et mes quatorze petits enfants traversaient des turbulences familiales et, pendant cinq ans, j'ai également vécu un enfer car il me fallait donner du temps à chacun, temps que je n'avais pourtant pas. Je me suis alors jurée de me trouver une solution afin de vieillir autrement, d'autant que je suis uneoureuse de l'utopie. J'ai donc rêvé et le rêve est un bon matériau politique.

À l'époque, les seules solutions étaient soit les maisons de retraite, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles ne sont guère enthousiasmantes, soit un maintien chez soi à tout prix, ce qui n'est pas sans risques : c'est l'AVC (accident vasculaire cérébral), la chute, le gaz ou l'eau que l'on oublie de fermer. Quelle que soit la solution retenue, tout cela coûte finalement fort cher, tant à la société civile qu'à l'individu ou à l'État. Il me fallait donc trouver une autre solution. Et cette solution, toute simple, était pourtant à portée de main. Un beau jour, en 1995, je me suis dit : « *Ce que je fais seule chez moi, pourquoi ne pas le faire à vingt ou trente ? D'abord, ce sera plus drôle et ensuite, on aura des échanges !* » Depuis nous avons eu le temps d'évoluer !

J'ai donc écrit ce projet, mais je l'ai rapidement rangé dans un tiroir car, à l'époque, je montais une Maison des femmes à Montreuil, projet issu en droite ligne du Mouvement des femmes auquel j'appartiens depuis sa naissance, en 1969, juste après ce beau mouvement de Mai 68 qui nous a ouvert de nouvelles perspectives et qui, plus qu'une insurrection, a été une résurrection. De nouvelles perspectives se sont alors ouvertes aux femmes et cela a été les prémices d'une civilisation nouvelle dont nous voyons aujourd'hui l'éclosion. Si nous ne prenons pas ce fait suffisamment en compte, avec la remise en cause de nos concepts et de nos institutions que cela implique, nous irons au devant de sévères déconvenues.

Monter la Maison des femmes n'a pas été une mince affaire : il fallait demander aux pouvoirs publics des subventions pour des femmes et, dans un contexte de discrimination, tout cela a été très long et très difficile. Nous avons du palabrer, convaincre, séduire, distribuer des tracts, coller des affiches, manifester pour qu'enfin cette seconde Maison des femmes naisse, après celle de Paris.

### UNISAVIE

Sur ce, j'ai rencontré deux amies de longue date, Suzanne Goueffic et Monique Bragard, la première rencontrée au sein du PSU (Parti socialiste unifié) de Michel Rocard, la seconde artiste peintre ; l'une et l'autre ayant toute leur vie vécu sur le mode de l'engagement et ayant, elles aussi, de très vieux parents à charge. Ce sont elles qui m'ont poussée à ressortir ce projet. Nous avons donc écrit à nos édiles, d'abord à Jean-Pierre Brard, qui était à l'époque le maire communiste rénovateur de Montreuil, puis au Conseil général, à la DDE (Direction départementale de l'Équipement) et à toutes les institutions susceptibles de nous apporter les moyens nécessaires.

Dans ces lettres, nous démontrions que les statistiques concernant les "vieux" étaient affolantes, dix-sept millions de personnes ayant d'ores et déjà plus de soixante ans, soit le quart de la population française, et les prévisions en annonçant le tiers pour 2050. Comment alors gérer cette masse de population, perçue comme coûteuse et dépendante ? Dans l'imaginaire collectif, la vieillesse ne peut être, bien sûr, qu'une pathologie qui ne concerne que les autres. Ce déni est parfois source d'agressivité, voire de violence, envers les personnes âgées, la compassion n'en étant souvent qu'une forme déguisée.

La Maison des Babayagas n'est pas un projet gérontologique. C'est avant tout un projet répondant à un besoin criant : les femmes de ma génération, qui n'ont pas connu la contraception, ont en effet souvent eu beaucoup d'enfants. Elles n'ont donc guère eu de carrière professionnelle, ont parfois vu leur cellule familiale se déliter ou ont perdu leur conjoint et, quoique toujours parfaitement valides, elles sont généralement d'une pauvreté absolue, certaines ayant moins de 800 euros par mois pour vivre. Des projets qui leur soient adaptés relèvent donc de l'absolue nécessité.

La Maison des Babayagas, confortable et répondant à toutes les normes en vigueur, comportera vingt appartements (sur les vingt-quatre prévus) de 35 m<sup>2</sup> environ, avec balcon, cuisine et douche à l'italienne, destinés exclusivement à de vieilles dames. Chacune des locataires paiera son loyer comme tout occupant d'un logement social, en fonction de ses ressources, ce qui exclut de fait les plus aisées. Elle y aura son indépendance et choisira de déjeuner seule ou collectivement selon son désir. Un conseil de maison gèrera les affaires du quotidien en préservant le quant à soi de chacune. S'agissant du plus petit des studios, qui ne fait que 20 m<sup>2</sup>, il ne sera pas attribué mais le loyer sera mutualisé de manière à pouvoir disposer d'une chambre pour recevoir des amies et, le cas échéant et le temps n'aidant pas, peut-être aurons nous besoin un jour d'une infirmière ou d'une garde de nuit.

Mais l'originalité de ce projet tient aussi à ce que le rez-de-chaussée de cette maison, à côté des salles communes, sera dévolu à une Université populaire du savoir des vieux, dont l'acronyme donne UNISAVIE. Nous allons unir nos vies de vieilles dames autour d'un savoir des vieux que nous n'avons pas encore. Chaque jour, nos corps ressentent de nouvelles petites dégradations ; les gestes les plus simples, auxquels on ne pensait pas jadis, deviennent aujourd'hui des problèmes à régler et qui demandent des solutions. Le maître mot de la vieillesse est : négociation. On est encore vivant, encore intelligent, mais le corps se dégrade.

On n'y peut pas grand-chose, il convient donc d'en rire, ce qui est une première négociation, et il convient d'en rire collectivement. Quand on se plaint devant moi de la solitude, je compatis, mais je ne la connais pas. À Montreuil, ville de cent quatre-vingt mille habitants accueillant cent trente-trois ethnies différentes, les vieux sont extrêmement gâtés. Jean-Pierre Brard, en fin politique, savait bien qu'ils constituent le plus gros électorat de France ! Les clubs foisonnent, quoiqu'on y joue un peu trop, à mon goût, au Scrabble ou à la belote et que la boîte de chocolats de Noël coûte fort cher à la municipalité sans véritable bénéficiaire. Mais si l'on est encore quelque peu valide, la solitude n'y est pas une fatalité et, pour peu que l'on s'en donne la peine, la vieillesse peut être passionnante. Tant que les vieux disent : « *J'ai envie de...* », ils sont sauvés, ils ne sont pas vieux !

### **Les Babayagas face à l'Administration**

En 1999, nous avons déposé les statuts de notre association loi de 1901. Peu de temps après est survenue la canicule d'août 2003 qui a provoqué quinze mille décès en France et réveillé les politiques. Ces derniers ont alors commencé à prendre conscience des conséquences de l'allongement de la vie et de la fragilité des personnes âgées. Avec les éléments dont je disposais, j'ai établi un petit dossier que *Le Monde* a publié sur un tiers de page. Bénéficiant de la diffusion du journal à cinq cent mille exemplaires quotidiens, l'impact de cet article a été considérable et nous a valu d'être inondées de courriers et de demandes de contact. La parution de cet article a été tout-à-fait déterminante pour l'avenir de la Maison des Babayagas. Et comme nous commençons à être médiatisées, les politiques se sont dit qu'il convenait peut-être de faire attention, désormais, à ce que ces femmes bizarres demandaient et nous avons donc obtenu des rendez-vous... C'est un rapport de force que je maintiens toujours aujourd'hui.

Très vite, notre petit groupe s'étant étoffé, nous avons pris l'habitude, lors de ces rendez-vous, d'y venir à dix ou douze. L'usage dans ces lieux de pouvoir était plutôt aux entretiens compassés, le dominant face à la dominée. Or, j'ai toujours milité pour la parité et je suis déçue quand je vois que cette parité se résume souvent à la présence d'une petite dame dans

un coin, entourée de messieurs omnipotents ! Douze femmes débarquant en groupe dans les services et les institutions, cela changeait de l'invisibilité usuelle des femmes dans la vie publique ! Nous avons beaucoup palabré pour obtenir de nos interlocuteurs qu'ils comprennent que cette maison était un projet innovant. Nous avons parfois été reçues par des fonctionnaires intéressés, comprenant toute l'étendue des enjeux politiques et sociaux, et, parfois, par des agents qui nous disaient qu'en dépit de ses qualités innovantes, ils n'avaient pas de case pour traiter administrativement un tel projet. Il ne nous restait alors qu'à refermer la porte.

Ce projet collectif a beaucoup inquiété nombre de décideurs, pour qui l'autogestion est dangereuse, subversive, et dont la principale question semblait surtout être : « *Mais qu'est-ce que ces bonnes femmes ont donc derrière la tête ?* » Comme il n'était destiné qu'à des femmes, certains y ont vu une discrimination et se sont enquis de savoir si nous ne tombions pas sous le coup des poursuites de la Halde (Haute autorité de lutte contre les discriminations et pour l'égalité). Une seconde difficulté a été liée à l'autogestion du groupe : nous souhaitions donc être associées au choix et à l'attribution des logements, ce qui n'est pas encore tout à fait réglé.

Jean-Pierre Brard a néanmoins perçu que, pour les personnes âgées, il était urgent et nécessaire d'avoir des projets, non seulement nouveaux, mais aussi innovants sur le fond. Nous l'avons convaincu que l'innovation sociale en matière de vieillesse était absolument indispensable et il nous a trouvé un petit terrain de 600 m<sup>2</sup>, en plein centre ville, avec le théâtre d'un côté, la bibliothèque et la mairie de l'autre et avec tous les transports à proximité. C'était le terrain rêvé !

Toutes les instances de pouvoir nous ont dès lors toujours associées. Ainsi les OPHLM (Office public d'habitations à loyer modéré) nous ont reçues et nous avons été invitées, de concert avec les urbanistes et tout l'aréopage des officiels concernés par l'habitat collectif, à choisir l'architecte, trente-cinq projets ayant répondu à l'appel. Nous avons jeté notre dévolu sur un projet qui s'est trouvé être le même que celui retenu par les édiles, après avoir éliminé d'emblée tous les concepteurs d'EHPAD ou de MAPAD<sup>1</sup>. En effet, pour la société d'aujourd'hui, vieux = pathologie, vieux = Alzheimer. Or, sur les dix-sept millions de personnes âgées que nous sommes actuellement dans la société française, on ne compte que huit cent cinquante mille personnes atteintes de maladies dégénératives. Les autres, bien qu'âgées, restent largement valides !

À chaque fois, il nous a fallu batailler et expliquer que la vieillesse n'affectait pas l'intelligence, qu'elle apportait cette sorte de supplément d'âme que nous donne ce dont personne d'autre dans la société ne dispose : le temps. Ce temps choisi est quelque chose d'extraordinaire car c'est le moment de la vie qui nous permet de vivre nos aspirations, nos désirs, nos envies. C'est, finalement, le temps où l'on peut être jeune !

L'architecte retenu, homme intelligent et fécond, s'est intéressé à qui nous étions et à nos modes de vies, nous a demandé ce que nous souhaitions et a pris en compte nos choix esthétiques, avant de nous proposer des plans qui nous plaisaient bien et que nous avons retenus. Tout allait donc pour le mieux.

Petit à petit, donc, nous avons pénétré les arcanes des institutions. Je me suis rendu compte que la fonction publique territoriale était extrêmement lourde, étant confrontée aux problèmes très concrets des territoires : école, santé, transports, etc. D'un seul coup, vous vous heurtez à un mur de règlements qui fonctionnent depuis des millénaires et, quand vous présentez un projet d'innovation sociale qui part de la base, il vous faut batailler. Cela a été tellement

---

<sup>1</sup> EHPAD : Établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes ; MAPAD : Maison d'accueil pour personnes âgées dépendantes.

compliqué qu'il a fallu que Jean-Pierre Brard nous fasse rencontrer Christine Boutin, alors ministre du Logement. Un peu anxieuse, compte tenu de nos parcours quelque peu dissemblables, je lui ai expliqué que nous proposons un projet innovant, susceptible d'alléger une part du fardeau que la vieillesse constituera de plus en plus pour la société. Elle m'a affirmé qu'elle connaissait notre projet, qu'elle s'y intéressait tout particulièrement et nous a présenté un membre de son cabinet avec qui nous avons ensuite travaillé en très bonne intelligence. Et elle a débloqué six cents mille euros par le biais de la DDE, ce qui a constitué notre première grosse subvention. Comme l'État avait ainsi envoyé un signe positif, le conseil régional a suivi en débloquent une somme équivalente et en votant une ligne budgétaire nouvelle pour les projets innovants à venir. C'était une vraie victoire, car c'est désormais inscrit dans la loi.

Les difficultés sont surtout venues du conseil général. J'y ai eu affaire à un vice-président en charge des personnes âgées et, avec ce monsieur qui n'aimait visiblement ni les femmes, ni les "vieilles", nos chances de succès ont brusquement fléchi. Nous n'avons finalement obtenu que soixante mille euros de cette institution. Et, pour nous punir de ce qui fut alors présenté en conseil comme une discrimination, la Maison des Babayagas étant initialement conçue pour ne recevoir que des femmes âgées, il nous fut imposé que quatre appartements soient réservés à des moins de trente ans. Mais ce ne sera guère pour nous une punition d'avoir de jeunes voisins !

La mairie nous a donc procuré le terrain, qui a été cédé à l'OPHLM de Montreuil. C'est cet office, dirigé par Jean-Paul Bléry, qui est devenu le maître d'ouvrage du projet dans le cadre du développement de l'habitat (très) social. En 2006, les fonds étant, en majeure partie, réunis, nous pouvions donc penser à poser une première pierre. Nous avons fait les choses en grand : à cette occasion, nous avons organisé un colloque sur la vieillesse avec des sociologues comme Patrick Viveret et Dominique Argoud, d'autres spécialistes qui présentaient un film sur la sexualité dans le vieil âge et, évidemment, beaucoup de femmes. Cinq jours avant la date prévue, nous avons reçu un courrier de ce vice-président du conseil général qui ne nous aimait pas, nous informant qu'il nous retirait les crédits et qu'il interdisait la construction. Au nom de quel pouvoir ? Cela reste obscur ! Nous étions assommées... Jean-Pierre Brard a cependant maintenu la cérémonie ainsi que le colloque et nous avons donc posé notre fausse première pierre.

### **Au carrefour du politique et du social**

Après six mois de désarroi, nous sommes reparties au combat. Ce qui nous a alors puissamment aidées, c'est que nous avons été médiatisées au-delà de toute espérance : nous avons participé à des émissions de télévision et de radio, la presse nous a ouvert ses colonnes, les médias électroniques aussi, etc. Je passe désormais ma vie à sillonner la France, invitée dans toutes les villes du pays et, à chaque fois, j'y trouve les mêmes personnes âgées, novatrices, qui veulent vieillir, non seulement décemment, mais brillamment ! Et j'adore cela ! Quand je vais à Besançon, ville de Fourier<sup>2</sup>, ou à Saint-Étienne, qui ont connu les grandes luttes sociales de Lip, de Rhodiaceta ou de la Manu, j'y trouve des villes différentes, politisées, conscientes, et je retrouve avec grand plaisir ces militants devenus vieux. À Saint-Étienne, ces gens-là se sont recyclés dans un atelier d'urbanisme : « *La ville nous appartenant aussi, puisque nous y payons nos impôts, il est normal que nous nous en occupions !* » disent-ils.

Peu à peu, le paysage français commence à changer : l'université, jadis dans sa tour d'ivoire, les grandes écoles, prestigieuses mais naguère peu ouvertes à l'extérieur, accueillent aujourd'hui des gens qui, par exemple, appartiennent au monde écologique et ont besoin d'experts. Ces gens qu'on appelle les créatifs culturels et qui représentent un quart de cette

---

<sup>2</sup> François Marie Charles Fourier, philosophe français, fondateur de l'École sociétaire.

population âgée, commencent à demander, à proposer, à apporter des solutions créatives en matière d'habitat collectif, de pédagogies innovantes, de transports alternatifs voire de nouvelles formes entrepreneuriales. Cela me paraît tout à fait intéressant ! Et ces gens ont une vie tellement passionnante qu'ils pensent peut-être moins à leurs soucis personnels qu'à réunir et mutualiser tous ces savoirs.

La Maison des Babayagas, dans son université populaire, s'interrogera donc sur ce thème de : Comment bien vieillir ? On travaillera sur cette question avec des spécialistes, mais nous nous consacrerons aussi, dans le cadre d'un club senior, à d'autres sujets tels que l'utopie, les idées de Fourier ou l'histoire du mouvement ouvrier avec Michèle Riot Sarcey<sup>3</sup> ou encore, l'étude du riche patrimoine architectural du département de la Seine-Saint-Denis. Nous débordons de projets !

Nous nous consacrerons également à la mutualisation de tous les savoirs des créatifs culturels sur Montreuil. Cette ville, communiste de 1935 jusqu'à 2009, a vécu tous les inconvénients du centralisme démocratique mais a eu, en revanche, le grand bénéfice d'aimer la culture pour le peuple : de ce passé, elle a hérité de cinq théâtres, d'un cinéma d'art et d'essai, de six bibliothèques et de mille cinq cents associations, ce qui est énorme. À côté de la culture artistique et du savoir universitaire, il existe aussi un savoir citoyen qui, aujourd'hui, me semble absolument nécessaire, l'individu étant pour moi le garant de la démocratie. De plus, il est indispensable que nous nous rassemblions dans un monde aussi convivial que possible, la fête étant un des ciments de la société. Créer du lien social à travers la citoyenneté est indispensable face à des acteurs de *la* politique qui semblent ignorer qu'à la base, il existe un nombre énorme de gens capables de penser *le* politique. La Maison des Babayagas sera cette plate-forme du savoir citoyen.

Alors que l'on parle beaucoup de "multigénérationnel", d' "intergénérationnel", j'aimerais, au-delà de ces grands mots, éclairer ce qu'est la citoyenneté que l'on ait dix-huit ou quatre-vingts ans, interrogations dont je ne trouve guère l'écho dans les *think tanks* à la mode. J'aimerais également contribuer à la jonction de toutes ces forces sociales pour en faire une force politique qui rééquilibre le rapport de force avec nos édiles...

La Maison des Babayagas est donc au carrefour du politique, du social et, peut-être un peu aussi, de la gérontologie. Elle a désormais fait des petits : six projets sont nés à Saint-Priest près de Lyon, Saint-Étienne, Marseille, Palaiseau, Bagneux, Brest et un septième est en gestation à Saint-Brieuc. Nous sommes également en réseau avec l'Allemagne qui, de même que toute l'Europe du Nord, est très en avance sur ces problématiques. Nous sommes ainsi en relation avec les femmes d'Essen, de Rostock ou de Berlin, là où un béguinage de toute beauté et d'une esthétique différente accueille une cinquantaine de femmes sur les bords du canal où fut assassinée Rosa Luxembourg et qui pourrait préfigurer les "maisons de vieux" du futur. Nous avons donc une vision très européenne de la vieillesse car tous les pays industriels sont désormais confrontés aux mêmes questions.

---

<sup>3</sup> Michèle Riot Sarcey, professeur en histoire contemporaine à l'université Paris VIII-Saint-Denis.

## DÉBAT

**Un intervenant :** *D'où vient le nom de Babayaga ?*

**Thérèse Clerc :** La Babayaga est un personnage issu d'une très longue tradition de contes slaves, russes et polonais, dont il existe des centaines de versions. C'est une vieille dame qui sent un peu le soufre, vit dans une maison au bout du village et raconte des histoires aux enfants. Sa maison a ceci de particulier qu'elle est montée sur deux pattes de poule, que ses murs sont en pâte d'amande et que son toit est en pain d'épices. Les enfants qui viennent y écouter les histoires ne résistent bien entendu pas à la gourmandise et lui mangent un peu de sa maison : à la fin, la vieille s'en aperçoit et croque tous les marmots ! C'est donc une vieille sorcière, un peu subversive, ce qui n'est pas pour me déplaire ! Mais ce personnage mythique est aussi une passeuse, une femme pleine d'expérience et de savoirs qui transmet aux plus jeunes ce goût de la subversion et qui veut bien aider ceux qui s'aident déjà eux-mêmes. Et comme c'est la subversion qui fait avancer les choses dans notre monde, cette vieille Babayaga est finalement assez sympathique ! Aujourd'hui, il nous faudrait davantage de Babayagas de ce genre !

**Int. :** *Vous parlez de dix-sept millions de vieux, mais à partir de quand l'est-on ?*

**T. C. :** Je n'ai pas de réponse personnelle mais le seuil de la vieillesse, selon la définition de la fonction publique, est fixé à soixante ans ce qui est la base sur laquelle sont établis tous les schémas. Je trouve certains jeunes de vingt ans extraordinairement conservateurs et vieux, alors que des gens de plus de quatre-vingt dix ans, comme Edgar Morin, Michel Serres ou Claude Alphandéry, sont des gens extraordinaires qui pensent espérance et sont pour moi de véritables prophètes.

### Les Semeuses du futur

**Int. :** *Je trouve que les hommes sont singulièrement absents de votre projet, ce qui est parfaitement compréhensible. On s'en soucie politiquement beaucoup quand ils sont jeunes, on s'en soucie passionnément quand ils sont en activité mais, dès le jour de leurs soixante ans, on ne s'en occupe plus ! Et pendant trente ans ou plus, ils sont absents. C'est un véritable drame pour les hommes âgés. Pour les femmes, c'est différent : elles gardent une utilité sociale tout au long de leur vie.*

**T. C. :** Il y a un vrai drame des vieux hommes parce que, dès qu'ils ont un statut un peu élevé, ils ont investi énormément dans leur période professionnelle et ils trouvent souvent que le travail salarié est une valeur. Alors, quand arrive le vieil âge et que l'un de ses domaines d'expression privilégié disparaît, leur identité virile s'en trouve atteinte. La vieillesse ne vous est guère favorable, messieurs !

Pour ma part, je trouve que le travail contraint n'est pas une valeur alors que le temps choisi dont disposent les retraités est le fondement même d'une humanité intelligente. Ce n'est pas dans l'obligation que nous devons travailler, c'est dans le choix personnel. C'est pour cela que, les enfants étant partis et les maris souvent décédés, les femmes qui ont été dans la double contrainte de la vie professionnelle et de la vie familiale, ont envie de se cultiver, de cette forme de culture qui n'est pas nécessaire, que l'on n'a pas besoin d'accumuler, mais de celle qui fait penser, qui forme le socle de l'humanité et qui fait pousser les racines du futur.

Ernst Bloch a écrit un livre intitulé *Le Principe Espérance*. C'est un gros ouvrage de philosophie, bien lourd et bien ennuyeux, mais dont j'ai retiré une pépite. L'auteur y dit, en substance, que l'utopie, c'est planter les racines du futur pour faire advenir une nouvelle société. Je dirais aujourd'hui une autre civilisation car, depuis cinquante ans, la civilisation industrielle s'est considérablement sclérosée et je pense, à l'instar de tous les créatifs culturels que je rencontre, que nous vivons aujourd'hui les prémices d'une autre société. Dans la Maison des Babayagas, à côté de l'UNISAVIE consacrée aux savoirs des vieux, nous aurons ainsi une autre structure que nous appellerons les Semeuses du futur.

Quant à notre choix de ne pas y accueillir d'hommes, il est en partie dû à la crainte de nous retrouver à nouveau confrontées à des hommes de pouvoir. Nous sommes autonomes depuis trop longtemps pour courir un tel risque...

**Int. :** *Nous vivons une civilisation bizarre dans laquelle le jeune est craint et les vieux sont considérés comme de trop, à l'encontre de ce qui existe partout ailleurs et depuis toujours, où c'est l'ancien qui est honoré parce qu'il sait. Mais pour cela, encore faut-il que sa mission soit reconnue. Il serait souhaitable de recréer un monde dans lequel jeunes et vieux se parleraient.*

**T. C. :** Les Africains disent que lorsqu'un vieux meurt, c'est une bibliothèque qui disparaît... Aujourd'hui, tout est disponible sur internet. En revanche, ce qu'on n'y trouve pas, c'est la nuance, l'expression poétique, tout ce qui fait le prix de la vie. À la Maison des femmes, je travaille beaucoup avec de très jeunes femmes. J'ai l'impression qu'il y a une fonction de genre qui est complètement différente parce que, nous les femmes, notre combat a d'abord porté sur notre corps, qui a été le plus opprimé, le plus exploité. Cela donne une autre vision des choses : pour ma part, cela fait quarante ans que je ne vis qu'avec des femmes. Quand je reviens dans une assemblée masculine, j'ai l'impression de vivre dans un autre univers.

Dans la réalisation du club senior nouvelle manière, je travaille avec d'anciens syndicalistes, qui sont des hommes généreux et respectables, mais je les trouve violents. Non pas que les femmes ne soient pas violentes, elles savent l'être à l'extrême, mais elles le sont de manière différente et je regrette que dans les assemblées, même les gens que j'admire et que je citais plus haut, comme Claude Alphandéry ou Edgar Morin, ne fonctionnent jamais avec des femmes. Dans leurs travaux sur des perspectives de changement, même des associations comme Colibris<sup>4</sup> ou des humanistes comme Patrick Viveret<sup>5</sup>, n'y associent que très peu de femmes. Les hommes ont les concepts et on n'attend des femmes que le récit de leurs expériences concrètes. On se heurte toujours à cet impondérable qui fait qu'il y a toujours la moitié de l'humanité qui est au service de l'autre, ce que je regrette car je connais des esprits lumineux chez les femmes. Rappelons que dans les études supérieures, aujourd'hui, il y a 10 % de diplômées en plus chez les femmes... Mais au moment du premier emploi, elles ne trouvent qu'une place d'assistante ! Cela ne change que bien lentement.

### **Dépendance et solidarité**

**Int. :** *Comment allez-vous prendre en charge la perte d'autonomie ?*

**T. C. :** Il existe plusieurs types de dépendance. Vous avez d'abord la dépendance sensorielle. Vous êtes un peu sourd, vous voyez moins bien du fait de la dégénérescence maculaire : tout cela est négociable et l'entraide dans un milieu collectif y pallie. Deuxième déficience des personnes âgées : la motricité. Cela aussi est négociable : on commence avec une canne, puis viennent le déambulateur et le fauteuil roulant. Dans la Maison des Babayagas, tout est prévu et adapté pour les fauteuils roulants et en pousser un ne posera guère de problème dans une telle communauté.

Ce qui pose question, effectivement, c'est la dégénérescence intellectuelle. Je rencontre beaucoup de gérontologues et tous me disent que, si le syndrome d'Alzheimer est décelé très tôt, ce qui est désormais possible, le temps durant lequel ces malades peuvent être maintenus dans leur milieu social s'allonge. Ensuite, des moyens techniques sont à notre disposition, qui permettent, par exemple, de localiser une telle personne en fugue et nous les utiliserons tous.

---

<sup>4</sup> Colibris est un mouvement créé par Pierre Rabhi, agriculteur, philosophe et essayiste français, pour favoriser l'émergence d'un autre modèle de société.

<sup>5</sup> Patrick Viveret, ancien rédacteur en chef de la revue *Transversales Science Culture*, est l'un des initiateurs du processus « Dialogues en humanité ». Conseiller à la Cour des comptes, il a été chargé ces dernières années d'une mission sur une autre approche de la richesse, et a rédigé dans ce cadre le rapport *Reconsidérer la richesse* (Éditions de l'Aube, 2004).



Ils sont chers et il existe une vieillesse des riches et une vieillesse des pauvres. Nous nous efforcerons donc d'en faire prendre en charge une partie par les pouvoirs publics.

Arrivera cependant un moment où tout cela ne sera plus possible et nous sommes déjà en lien avec des établissements spécialisés à Fontenay et Montreuil qui accueilleront alors ces malades. Nous n'avons pas de réponse interne à ce stade mais nous continuerons à vivre le collectif en allant les visiter le plus souvent possible.

**Int. :** *Avez-vous prévu un service médicalisé ?*

**T. C. :** Nous voudrions mutualiser les soins médicaux mais dès que vous vous lancez dans l'innovation, tout pose question. Il me semble anormal et coûteux d'avoir vingt médecins différents pour renouveler chaque mois l'ordonnance de vingt femmes âgées vivant dans un même lieu. Il me semblerait plus logique de n'avoir qu'un médecin attitré mais, comme nous ne sommes pas un établissement de santé, il va, pour cela, nous falloir négocier avec la Sécurité Sociale et déterminer un mode de rémunération du médecin, à l'acte ou au forfait. Personnellement, et j'aimerais travailler avec des sociologues, des anthropologues et des gérontologues sur ce point, je fais le pari qu'une vieillesse occupée à des choses intelligentes va nous conserver longtemps en bonne santé. C'est un pari ! Il y a matière à beaucoup de thèses sur ce thème, récent, de la vieillesse autrement.

Mon plus cher désir est que, de la colonne dépenses de santé, si énorme pour les vieux, on fasse passer un peu plus de moyens à la colonne culture. Il faut voir, dans les établissements, ce que sont les animations : elles sont tout simplement lamentables ! Dans ces maisons de retraite, où vous trouvez des gens qui sont intelligents, qui ont eu des professions intéressantes et qui sont encore ouverts, on ne leur offre que du sous-TF1, si cela est toutefois possible !

**Int. :** *Quel est le contenu de votre charte ?*

**T. C. :** Nous avons beaucoup travaillé sur ce point et nous avons essentiellement mis l'accent sur la fin de vie. En entrant et en signant cette charte, la personne nomme quelqu'un de confiance qui pourra, en fin de vie, prendre des décisions à sa place si son état ne lui permet plus de le faire elle-même. Nous sommes très attentives aux dernières volontés.

À la Maison des femmes, nous avons énormément de bénévoles qui nous accompagnent. Je pense qu'il en sera de même chez les Babayagas. Nous prévoyons également un secteur d'aide aux devoirs pour les enfants, une Association pour le maintien d'une agriculture paysanne (AMAP) qui nous livrera en produits frais et sera pour nous l'occasion de faire un apéritif avec tout le quartier ! Je ne suis entourée que de personnes âgées en forme et quand on me dit que, si je fais tout ça, c'est parce que je suis en bonne santé, je rétorque que c'est parce que je fais tout ça que je suis en bonne santé !

**Int. :** *Face à une telle innovation, le risque n'est-il pas de voir les institutions s'emparer de votre projet en le dénaturant ?*

**T. C. :** La Maison des Babayagas de Saint-Priest va également être construite par les HLM qui, dans leurs cités, réservent pour les personnes âgées six ou sept appartements mis aux normes, ce qui n'est pas une mauvaise idée. Petit à petit, le mouvement HLM se fait à l'idée de prendre en compte les besoins des vieux. À Issy-les-Moulineaux, dans l'immeuble où habite une de mes amies, résident deux très vieux messieurs qui sont entourés par une solidarité de voisinage très forte. Je souhaiterais qu'à l'avenir, nous puissions créer une fédération des Maisons des Babayagas de manière à établir le rapport de force qui est toujours nécessaire en politique.

**Int. :** *Votre expérience est adaptée au milieu urbain mais qu'en est-il des formes d'accompagnement possibles en milieu rural ?*

**T. C. :** À Casals, village de deux cents soixante habitants, la communauté de communes, qui regroupe six mille habitants, a acheté une grande maison inoccupée et les vieilles fermières, qui sont souvent très seules, peuvent venir y habiter dans l'un des huit appartements mis aux normes ou n'y venir que durant la journée pour participer aux activités collectives. C'est une solution possible.

### **Des humains différents**

**Int. :** *Quel est pour vous le rapport entre autogestion et leadership ?*

**T. C. :** C'est une question essentielle. J'appartiens aussi, par exemple, à une association qui s'appelle Eco Habitat Groupé et qui regroupe beaucoup d'habitats collectifs de France. C'est encore une assemblée d'hommes, bien que j'y rencontre aussi beaucoup de femmes, mais on n'y traite jamais du rapport social entre les gens qui est cependant très important. Sur ce point, nous sommes un peu démunies. Nous avons déjà des conciliatrices, mais ce que je crains par-dessus tout, c'est le gros affrontement ! Nous avons déjà eu des départs suite à ce genre de discussion. Là, je n'ai pas de réponse car je ne connais pas de groupe humain qui ne soit pas confronté à ce genre de problème. Le Mouvement des femmes a vécu de telles ruptures en 1976, entre le groupe des psychanalystes autour d'Antoinette Fuchs et celui des marxistes, dont il ne s'est jamais totalement remis.

Ce que je me reproche depuis dix ans c'est que nous aurions dû faire une journée idéologique par trimestre. Nous avons toutes été des femmes engagées, dont beaucoup dans le Mouvement des Femmes ; d'autres, un peu différentes, ont été des syndicalistes : à toutes je dis deux choses. Premièrement, pour le rapport de force, appuyez-vous sur tous les médias autour de vous et, deuxièmement, pour la cohésion du groupe, débattiez régulièrement autour d'idées fortes.

**Int. :** *L'engagement politique est-il nécessaire pour faire vivre une Maison des Babayagas ? Beaucoup de gens qui n'en ont jamais eu pourraient cependant bénéficier d'une telle forme de vie collective.*

**T.C. :** C'est une question récurrente. Nous donnons la préférence à des femmes ayant l'habitude du collectif parce qu'une dame qui a toujours vécu entre ses "mômes" et ses confitures n'aura pas le même savoir partagé de la vie collective avec ses confrontations, ses fureurs, ses interrogations et ses débats. Je ne suis pas dans la discrimination, comme me le reprochent certain(e)s, mais je m'efforce de réunir les conditions du succès, au moins pour la première expérience. Tout cela est flagrant quand, dans des villes ouvrières qui ont connu de fortes luttes sociales, vous rencontrez des gens qui ont vécu ces combats et ces rapports de force. Cela crée des humains différents. Je crois donc que cela restera un critère de sélection.

**Int. :** *Les Maisons des Babayagas seront-elles toutes sans hommes ? La confrontation entre hommes de pouvoir et femmes de pouvoir peut être intéressante...*

**T. C. :** Chaque Maison aura le choix. Dans tous nos textes, nous ne parlons que de personnes âgées, ce qui laisse la porte ouverte à différentes options. Quant aux hommes, la démographie est cruelle et, dans les maisons de retraite, ils sont très minoritaires... Et puisque les hommes ont beaucoup plus de suffrage social et de moyens que les femmes, qu'ils montent des Maisons des hommes eux aussi !

**Int. :** *Dans votre exposé, l'acteur majeur des politiques publiques de solidarité à l'égard des personnes âgées est le conseil général. Or c'est celui qui a montré le plus de résistances : c'est pour moi une énigme. Comment expliquez-vous cette résistance à l'innovation ? Faut-il de l'action militante pour que ça change ? Le fond du problème tient-il au politique ou à l'Administration ?*

**T. C. :** Si nous avions voulu monter un EHPAD, nous aurions tout de suite obtenu des financements. Comme nous souhaitons un projet non médicalisé, nous avons été prises pour des visionnaires exaltées.

Les mentalités changent très lentement et l'Administration territoriale, qui gère les problèmes du quotidien, est engluée par une application particulièrement étroite des règlements et de la loi. Alors, oui, l'Administration est un frein. Mais elle est aussi quelques fois prophétique, comme l'ont été, à notre égard, la DDE ou le cabinet de Christine Boutin.

Quant aux politiques, la Droite est très imprégnée des valeurs familiales et vous tiendra un discours, sans les nommer, sur les enfants et l'environnement familial, à nuls autres pareils pour s'occuper des vieux qui relèvent de la sphère privée. Mais les femmes en portent tout le poids. La Gauche est plus ouverte aux solutions collectives. Mais la pensée générale est qu'être vieux, c'est une pathologie.

Je réponds que non, la vieillesse est un bel âge car on dispose de tout le temps choisi. Certes, il se raccourcit mais il prend en plénitude et en épaisseur. Personnellement, à quatre-vingt trois ans, j'adore ma vie !

**Int. :** *Les Latins avaient deux mots pour le travail : labor était le travail de l'esclave et opus était l'œuvre du maître. Si aujourd'hui, labor correspond au travail salarié, je suggère que ce temps choisi que l'âge nous apporte soit notre opus...*

**T. C. :** Il faut donc faire de sa vieillesse un véritable chef d'œuvre !

Présentation de l'oratrice :

Thérèse Clerc : fondatrice de la Maison des Babayagas.

Diffusion mai 2012